PQ
2296
C4
1900z

U d'/of OTTAWA
39003002354032

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/surunelettredevi00char

A mon excellent collègue G. Ascoli
en cordial souvenir.
G. Charlier

SUR UNE LETTRE DE VICTOR HUGO

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES.
LIÈGE, H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

AOUT 2 B 19
ce

SUR UNE LETTRE DE VICTOR HUGO

PAR

Gustave CHARLIER

PUBLICATIONS
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES
BRUXELLES

Universitas
BIBLIOTHECA
Desgrentelis

PQ
2296
.C4
1900g

Sur une Lettre de Victor Hugo

Au cours de ses attachantes « Visites et Promenades », M. Jacques Patin a publié, dans le *Figaro* du 25 février dernier, cette curieuse lettre inédite de Victor Hugo :

Marine Terrace, 2 décembre

C'est le 2 décembre et je vais vous écrire. La date est bonne ; elle vous a fait jaillir de l'âme, mon cher et brillant confrère, bien des paroles indignées, bien des cris éclatants, bien des colères, bien des éclairs. La lettre que vous m'écriviez le mois passé, et qui, par parenthèse, ne m'est arrivée qu'il y a trois jours, est une de vos plus charmantes et de vos plus éloquentes pages. A ce propos, j'ai un traité qui me gêne pour ce que vous voulez bien me demander, et j'en enrage ; mais c'est égal, je continue. Certes, ce serait un bonheur pour moi de revoir votre Belgique, que j'appelle presque ma France; je l'aime; j'y ai passé des moments bien regrettés, — trop courts, hélas ! Je me figure une rêverie en bateau, vous et Charles ramant sur cette Meuse dont vous êtes le poète et le peintre. Voilà une naïade qui dut être amoureuse de vous ! Moi, j'ai les océanides, comme Prométhée. Elles viennent la nuit, et je les entends qui chantent

dans l'ouragan, et je les vois vaguement passer en essuyant ma vitre avec leurs cheveux mouillés.

Cher poète, c'est grand, mais sombre, et cela ne vaut pas un bon rire sur une petite barque entre Laeken et Vilvorde. Un canal plat, bonasse et endormi où l'on est heureux, vaut mieux qu'un océan où l'on souffre.

En attendant, voici le portrait de mon gîte. Le lion Néméen *vous envoie sa tanière. Vous avez été bon et charmant pour ce rude livre. Mettez-le de ma part aux pieds de votre charmante femme. Sur ce, je vous serre la main.*

Victor H...

Voici aussi une première page pour l'exemplaire de Mme Joly. Forte poignée de main à Charles.

A qui était destinée cette missive ? « On ne peut, répond M. Patin, émettre qu'une conjecture. Cependant la phrase : « sur cette Meuse dont vous êtes le poète et le peintre » est une indication, et elle nous a fait songer à un écrivain avec lequel Victor Hugo entretint, durant son séjour en Belgique, des relations cordiales : André Van Hasselt » . Et ayant reproduit la courte notice que Vapereau, dans son *Dictionnaire des Contemporains*, consacre au poète des *Quatre incarnations du Christ*, ayant aussi rappelé qu'on doit à ce dernier un *Voyage aux bords de la Meuse*, paru en 1839 (1) avec des dessins de Paul Lauters, M. Patin s'efforce de montrer que les allusions du texte autorisent sa conjecture :

« Le « Charles » dont il est question dans la lettre ne saurait

(1) Et non 1843, comme VAPEREAU le dit par erreur.

être le fils aîné de Victor-Hugo, Charles-Victor, puisque le jeune homme avait quitté la Belgique avec son père, et sans doute s'agit-il d'un fils de Van Hasselt.

En revanche, la phrase : « Voici le portrait de mon gîte » fait sans doute allusion à une vue de *Marine Terrace*, prise par Charles-Victor, qui avait, on le sait, un véritable talent de photographe.

Quant à Madame Joly, nous ne saurions guère l'identifier. Était-ce la femme de l'écrivain belge Vincent-Victor Joly, qui était venu faire représenter à Paris quelques vaudevilles en 1834, et qui devint, en 1852, le rédacteur en chef du journal *Le Sancho?* Rien n'est moins certain que cette supposition.

Enfin, « le rude livre » nous paraît désigner, plutôt que les *Châtiments*, parus en 1853, *Napoléon le Petit*, le pamphlet que Victor Hugo avait écrit à Bruxelles en deux semaines, au mois de juin 1852, et qui fut publié la même année à Londres, chez Jeffs. »

Rien de plus naturel que de voir dans Van Hasselt le destinataire de cette épître. Tout ce que l'on sait des relations confraternelles et des échanges de bons offices entre les deux poètes durant le séjour de Hugo à Bruxelles, invitait à reconnaître dans son correspondant celui qui avait si obligeamment contribué à meubler la chambre du n° 27 de notre Grand Place [1]. Aux arguments qu'invoque M. Patin, on pourrait même en ajouter d'autres. Van Hasselt n'est pas seulement

---

[1] Voir sa lettre à Van Hasselt du 16 janvier 1852, citée par M. Georges Doutrepont dans l'intéressant discours où il a retracé si heureusement le séjour du grand poète en Belgique. (*Bulletin de l'Académie*, t. VIII, n° 2, p. 29.)

l'auteur d'un *Voyage aux bords de la Meuse* : le fleuve près duquel il était né miroite parfois dans ceux de ses vers qui retracent des souvenirs d'enfance ou de jeunesse. Il l'évoque en un trimètre romantique dans l'ode intitulée *Liége* :

Elle a sa Meuse, où vont flottant les voiles blanches.

Et un sonnet, daté de juillet 1842, célèbre, non sans émotion, la « Meuse, sœur du Rhin ».

Si séduisante pourtant que semble à première vue l'hypothèse, force est bien d'y renoncer quand on y regarde de plus près. Elle se heurte, en effet, à divers détails du texte, qui la contredisent formellement. Et d'abord le Charles dont il est question dans cette lettre ne peut être, comme le voudrait M. Patin, « un fils de Van Hasselt ». Les deux enfants mâles du poète sont morts l'un et l'autre en bas âge, bien avant qu'ils pussent ramer sur une barque. Puis comment appliquer à l'auteur des *Primevères* cette phrase où Hugo rappelle à son correspondant que le Deux Décembre lui a « fait jaillir de l'âme... bien des paroles indignées, bien des cris éclatants, bien des colères, bien des éclairs ». Rien de semblable dans l'œuvre de Van Hasselt. Quelque déférence qu'il témoignât à son illustre confrère, quelque soin qu'il mît à lui adoucir les amertumes de l'exil, cela n'allait pas jusqu'à lui faire adopter d'enthousiasme les idées et les haines du grand proscrit. Les convictions personnelles du poète belge étaient fort éloignées de celles qui trouvent une véhémente expression dans *Napoléon le Petit* et dans *les Châtiments*, et l'on chercherait en vain, dans ses vers à lui, la moindre allusion au 2 Décembre. Bien plus, quand il abordera, sur le tard,

le genre de la satire politique, ce sera à l'occasion des incidents de la Place des Barricades, et pour railler, avec une ironie qu'il eût voulue mordante, l'exilé qu'il avait accueilli, vingt ans plus tôt, avec tant de courtoise obligeance. Il écrira, en effet, dans sa *Deuxième et dernière réponse du citoyen X, de Bruxelles, au communard Y, de Paris* :

On n'est même plus sûr Place des Barricades,
Numéro 4, asile à nos hommes promis.
. . . . . .
Mais la Flandre vieillit, et la voilà ridée ;
De la réaction elle a le vertigo,
Et ne respecte plus même Victor Hugo.
Figure-toi qu'ils ont, sans respect pour son âge,
Dit crûment au poête : — Ah ! ça, qu'on déménage !
Même il s'en est fallu de peu qu'un magistrat
Ne le prît au collet, et ne vous le coffrât.

Et plus loin :

Les gueux de sa maison projettent l'escalade,
Tout comme les truands dans Notre-Dame ; bref,
Un drame à grand spectacle et scènes à relief,
Sans compter les dégâts, ou plutôt les victimes :
Deux carreaux, qui valaient chacun vingt-cinq centimes [1].

Même en faisant sa part à une évolution bien naturelle des idées, on avouera que ces vers ne sont pas d'un démocrate fougueux, qui eût pu, au lendemain du 2 Décembre, brandir le fouet de la satire indignée, pousser des « cris éclatants » et lancer « des éclairs »...

---

(1) Van Hasselt, *Poésies*, t. V. Bruxelles, Bruylant, 1877, p. 79-80.

La conjecture de M. Patin ainsi rejetée, nous nous sommes demandé si la clé de cette petite énigme littéraire ne se trouvait pas dans le post-scriptum de la lettre de Hugo. La « Mme Joly » dont il y est parlé ne se confondrait-elle pas avec la « ravissante femme » du destinataire de ce message ? En d'autres termes, cette lettre n'aurait-elle pas été adressée à Vincent, dit Victor, Joly ?

On a aujourd'hui fort oublié ce journaliste écrivain qui joua cependant un rôle d'importance dans notre petit monde littéraire entre 1850 et 1870. On ne lit plus son drame des *Proscrits* (1838), ses nouvelles historiques de *Jean de Weert* et de *Louis XI à Genappe* (1842), ni ces *Histoires ténébreuses* (1857) où il fait du fantastique un usage qui n'est pas toujours sans adresse. Parfois cependant on cite encore son grand ouvrage sur *Les Ardennes* (1854-1857), son chef- d'œuvre en quelque manière, et dont plus d'une page mérite de survivre. Mais on a gardé surtout quelque souvenir du journaliste verveux, dont la conscience professionnelle prêta sans doute à de vifs reproches et à de justes censures (1), mais dont l'incontestable talent assura, vingt ans durant, des lecteurs nombreux à l'hebdomadaire satirique intitulé par lui *Le Sancho*.

C'est en feuilletant la collection jaunie de ce journal que nous avons trouvé, croyons-nous, la confirmation de notre modeste conjecture. Nul doute, en effet, pour nous, que la lettre de Victor Hugo ne renvoie à un court article

---

(1) Voir notamment : Louis Hymans, *Types et silhouettes*, Bruxelles, 1877, p. 197 et suiv.

paru dans le *Sancho* du 27 novembre 1853. Reproduisant ce jour-là quatre pièces des *Châtiments*, qui venaient de sortir de presse, Joly les faisait précéder des lignes que voici :

Tout sert dans les desseins d'en haut, et sans l'exil, ses amertumes et ses douleurs, jamais Victor Hugo n'eût révélé à l'Europe cette face inconnue de son génie qu'il vient de manifester d'une façon si imprévue, si brillante et si énergique dans son nouveau livre Les Châtiments. *Auprès de ce rugissement de lion néméen en fureur, Juvénal n'est qu'une tourterelle qui roucoule et Barthélemy qu'un pigeon pattu. Il nous faudrait citer tout le volume pour donner une idée de la verve incisive de cette poésie dont chaque vers est un fer rouge.*

L'allusion au *lion néméen*, qui se retrouve dans les deux textes, ne permet nulle hésitation : Hugo répondait à une lettre de Joly qu'accompagnait son bref article du 27 novembre 1853. Et voici du coup la date de notre missive définitivement fixée : elle est bien du 2 décembre 1853 — non 1852, comme le pensait M. Patin — et le « rude livre » dont il y est parlé, ce sont *les Châtiments*, et non pas *Napoléon le Petit*.

Ceci établi, il demeure tout de même singulier que Hugo appelle « cher poète » un auteur qui n'a écrit que peu de vers et ne les a jamais recueillis. Si prodigue d'hyperboles louangeuses que soit, dans sa correspondance, le maître de Guernesey, celle-ci ne laisse pas d'étonner. Puis pourquoi Victor Joly, né à Bruxelles et mort à Ixelles, devient-il, sous sa plume, « le poète et le peintre de la Meuse », et quelles pages de son œuvre lui valent cette qualification inattendue ?

Une seule, croyons-nous, a pu la lui mériter, et elle se lit au seuil même de son grand ouvrage sur *Les Ardennes*, lequel s'ouvre par un chapitre qui est une sorte d'apologie enthousiaste des beautés de la Meuse et des coteaux ardennais :

Fraîches solitudes, vallons sauvages, pics ébréchés par les tempêtes, sculptés par la foudre ou ravinés par les eaux, — forêts silencieuses, tour à tour charmantes ou sombres, égayées par le chant du coucou ou attristées par les plaintes des loups, — donjons dont le canon a brisé l'armure de granit et où les lézards et les couleuvres se jouent à l'ombre des églantiers, — gorges profondes, tapissées d'ombres bleuâtres et qui semblent aboutir au pays des rêves, la Meuse et surtout la Semoy ont tout cela aussi bien que le Rhin (1).

N'était-ce pas là chanter la Meuse en poète et en peintre ? Il semble bien que Hugo songeait à ces pages des *Ardennes*, où il était du reste cité. Car au touriste en quête de légendes, Joly affirmait hardiment que ces rives de la Meuse offraient « encore une mine de trésors inépuisables et qui ne le cèdent en rien à ces légendes des bords du Rhin, que M. Victor Hugo a augmentées de la charmante histoire de Pécopin et de Pécopine » (2). Raison de plus pour l'auteur de communiquer ces pages au maître. Il n'avait pas dû y manquer. Le tome premier des *Ardennes* porte, il est vrai, la date de 1854. Mais, en réalité, l'ouvrage paraissait par livraisons depuis le 15 septembre 1852, et ces beaux cahiers ornés d'eaux-fortes

---

(1) Victor Joly, *Les Ardennes*. Bruxelles, Van Buggenhoudt, 1854, t. I, p. 10.

(2) *Ibid.*, p. 12.

avaient dû prendre aussitôt le chemin de Jersey. Et ceci nous permet de conjecturer à quoi répondait la phrase un peu mystérieuse de Hugo : « J'ai un traité qui me gêne pour ce que vous voulez bien me demander, et j'en enrage... » Ne s'agirait-il pas d'une préface sollicitée par Joly pour le premier tome de son grand ouvrage, à la veille de paraître en volume?(1)

Aussi bien n'importe-t-il guère. L'intérêt, en effet, de la lettre révélée par M. Patin, c'est de nous montrer quels rapports cordiaux s'étaient établis entre Victor Hugo et le journaliste du *Sancho*. Quand on parle des relations belges du grand poète, on songe en tout premier lieu à son disciple Van Hasselt. Et il est bien vrai — nous l'avons rappelé déjà — que nul ne s'est davantage employé à lui adoucir,

---

(1) Il reste, il vrai, un autre point obscur. Quel est donc ce *Charles* que le grand poète imagine ramant avec Joly sur les flots de la Meuse, comme ils avaient dû naguère ramer de compagnie « sur une petite barque entre Laeken et Vilvorde » ? Est-il bien sûr que Charles-Victor Hugo ne fût pas alors chez nous, où il a quelquefois séjourné après le départ de son père ? Nous penchons à le reconnaître ici. Mais l'on pourrait songer aussi à Charles Flor, qui brilla plus tard dans le journalisme belge et français sous le nom de Flor O'Squarr. Ce jeune homme — il dépassait alors à peine la trentaine — était intimement lié avec la famille Joly. Quand meurt, en octobre 1864, la femme du directeur du *Sancho*, c'est lui qui assure la publication du journal. Il en est remercié par le veuf, qui le définit en ces lignes émues : « ...Et Charles Flor, que dire de cet esprit fertile, hasardeux, de ce cœur-énigme, de cette nature étrange qui affecte des vices, un scepticisme et une insensibilité qu'il n'a pas, et qui s'ingénie à cacher le côté généreux et bon de son caractère, et met je ne sais quelle absurde coquetterie à se parer de défauts qu'il ne peut parvenir à se donner » (n° du 30 octobre 1864). Charles Flor, d'autre part, devait être d'autant plus sympathique à Victor Hugo qu'il menait, de son côté, campagne contre le second Empire. Son pamphlet anonyme : *La revision de la carte de l'Europe* (Bruxelles, Tarride, 1851) avait été saisi à Paris par la censure. Cela valait bien une « poignée de main » du grand homme !

au lendemain du coup d'État, les amertumes de l'exil. Mais on oublie trop que leur intimité ne dura que peu de mois. Elle ne survécut pas, en réalité, au printemps de 1853. Sur la fin de mai de cette année, Van Hasselt recevait, en effet, la croix de la Légion d'Honneur des mains de Napoléon III, et, du coup, tout fut rompu entre eux. Peu de jours auparavant, le 11 de ce même mois, Hugo l'assurait encore, dans une lettre affectueuse, de sa « tendre et profonde amitié ». Il ne devait plus jamais lui écrire, ni même le citer, et quand il publiera, dans les *Contemplations*, les strophes que lui avait inspirées le jeune enfant de notre compatriote, ce sera sous le titre *Au fils d'un Poète*, sans plus (1). Ainsi, Ronsard, en d'autres temps, avait « ôté Grévin de ses écrits »...

Le fait est que cette décoration fit scandale. Dans la biographie, de ton apologétique, qu'il a donnée plus tard de son ami, Louis Alvin prétend que l'auteur des *Primevères* n'avait nullement sollicité cette distinction. Ce serait Alexandre Dumas qui l'aurait demandée pour lui à la Princesse Mathilde (2). Il se peut bien, mais il reste que cet hommage étranger fut interprété chez nous comme une leçon indirecte au gouvernement belge, dont Van Hasselt estimait avoir à se plaindre. Les cercles officiels s'émurent et, dans le *Moniteur* du 9 juin 1853, le Ministre des Affaires Étrangères rappelait aux diverses légations l'arrêté royal du 20 mai 1845, aux termes duquel « aucun Belge n'obtiendra l'auto-

---

(1) G. Doutrepont, *ouvr. cité*, p. 27-28 du tirage à part. Cf. *Les Contemplations*, édit. J. Vianey, t. III, p. 7.

(2) Louis Alvin, *André Van Hasselt, sa vie et ses travaux*, Bruxelles, Muquardt, 1877, p. 137 et suiv.

risation de porter les insignes d'un ordre étranger... à moins que ces distinctions n'aient fait l'objet d'un concert préalable entre notre gouvernement et celui qui les a conférées... »

Quant aux admirateurs de Victor Hugo et aux amis des proscrits de Décembre, le geste de Van Hasselt leur apparut comme une palinodie et une manière de trahison. Au lendemain du jour où le quotidien bruxellois *l'Émancipation* annonçait cettre troublante nouvelle, la démocratique *Nation* feignait encore l'incrédulité :

Il est de ces choses que tout cœur belge doit sentir trop profondément aujourd'hui, pour que celui d'un poète aux inspirations patriotiques ne se soulève pas violemment à l'idée d'être fait chevalier de la Légion d'Honneur par la main qui a proscrit Hugo et Quinet. Nous ne croyons pas que M. Van Hasselt permette à M. Bonaparte la décoration dont le menace la note de l'Émancipation (1).

Mais, peu de jours après, force lui était bien de constater que le silence du poète équivalait à une acceptation :

Nous lui avions rappelé, comme un argument que nous croyions suffisant, la poésie proscrite en Victor Hugo, celui que M. Van Hasselt appelle son maître... Cela n'a pas empêché le disciple, l'admirateur de Napoléon le Petit *de se laisser armer chevalier de la Légion d'Honneur par M. Louis Bonaparte... Où la vanité des hommes sans patriotisme va chercher le signe distinctif de l'honneur, il faut que l'opinion mette la déconsidération des citoyens. Si le gouvernement autorise le port d'une croix décembriste, que l'opinion flétrisse cette croix, jusqu'à*

(1) N° du 25 mai 1853.

la faire rejeter par tout homme de cœur à la face de celui qui désormais la lui offrira (1).

Victor Joly, qui menait contre l'Empire une vive campagne, ne fut pas, comme bien on pense, le dernier à clouer au pilori le disciple infidèle, ou supposé tel. Lui aussi feignait ironiquement de croire Van Hasselt calomnié par l'*Émancipation* :

Il nous répugne à penser, écrivait-il, *que M. Van Hasselt puisse se croire* honoré *de recevoir de la part de M. Bonaparte ce bout de ruban rouge qu'il a distribué, depuis quelque temps, à tous les mirlitoniers poétiques de sa contrefaçon d'Empire... Etre* jugé digne *de prendre rang parmi ces laquais de plume, ne nous semble pas, pour M. Van Hasselt, un* honneur *tellement grand qu'il y a lieu de s'en réjouir.*

Poursuivant sur ce ton, Joly rappelait « le vrai fétichisme » professé depuis vingt ans par l'auteur belge pour celui qu'il appelait, dans un sonnet de 1852, le « roi de la poésie et de l'art ». Et il concluait :

Ce beau génie qui a nom Victor Hugo est aujourd'hui exilé loin de cette France sur laquelle il a jeté tant de radieuses clartés, et l'homme qui envoie un ruban rouge à M. Van Hasselt fait insulter par ses roquets poétiques ce roi de la poésie, — *qui lui, du moins, n'a pas volé sa couronne* —, *et M. Van Hasselt se croirait honoré en portant la même livrée que ces clabauds qui jappent des injures au Shakespeare français ?* (2)

Ce n'était pas uniquement pour faire pièce à son compatriote que Joly exaltait de la sorte Victor Hugo. Dès le début

(1) N° du 6 juin 1853.
(2) *Le Sancho*, n° du 29 mai 1853.

de 1852, le *Sancho*, en même temps qu'il accueillait les fables de Lachambaudie, autre proscrit, avait signalé la présence à Bruxelles de celui qu'il appelait, lui aussi, « le roi des poètes modernes » (1). Il avait commenté, dans les termes que l'on devine, la vente à Paris du mobilier de l'exilé (2), et donné, quelques semaines plus tard, des extraits de *Napoléon le Petit* (3).

C'est toutefois après la défection de Van Hasselt que les liens semblent se resserrer entre Joly et Hugo. On a vu plus haut de quelle lignes enthousiastes le journaliste saluait, en novembre 1853, l'apparition des *Châtiments*. A partir de ce moment, la *Sancho* ne perd nulle occasion de rappeler à ses lecteurs le souvenir du grand homme. Attentif à tout ce qui vient de Jersey, puis de Guernesey, il se fait vraiment son porte-parole parmi nous. Ses discours, ses déclarations retentissantes, qui rempliront plus tard un volume d'*Actes et Paroles*, il les recueille et les reproduit *con amore*. Les commentaires mêmes dont il se plaît à les entourer trahissent une dévotion à la fois respectueuse et fervente. Il salue, par exemple, le 14 mars 1858, « le grand poète français dont le souvenir rayonnera un jour sur les îles normandes comme celui d'Homère sur l'Archipel grec ». Et l'année suivante, quand Hugo repousse avec hauteur l'amnistie impériale, le *Sancho* l'applaudit sans l'ombre de réserves : « L'auteur des *Châtiments*, le Shakespeare français, dont la renommée

(1) N° du 4 avril 1852. — Presque au même moment, Joly servait d'intermédiaire entre le grand homme et le jeune poète bruxellois Franz Stevens, dont nous comptons étudier ailleurs les relations avec Victor Hugo.

(2) N° du 20 juin 1852.

(3) N° du 8 août 1852.

fera pâlir un jour celle des Césars de contrebande, ne pouvait subir une sorte de pardon pour avoir défendu la charte nationale d'un grand peuple » (1).

On pense bien que l'écrivain n'est pas moins favorablement traité que l'homme politique. Chacune de ses œuvres nouvelles est célébrée par Joly sur le ton du dithyrambe. Il dira de la *Légende des Siècles* : « Ce livre sera non seulement l'événement littéraire du XIXe siècle, mais la bible des penseurs de tous les temps, qui auront foi en Dieu et aux progrès de l'humanité », et il y signalera à l'admiration « les plus belles pages qui soient jamais tombées d'une plume » (2). Il n'aura pas de moindres éloges pour *les Misérables* ,« œuvre prodigieuse, autopsie sociale terrible, de laquelle s'échappent je ne sais quels épouvantements et quelles sinistres lamentations ;... œuvre multiple, ondoyante, où les ténèbres coudoyent la lumière, et où les plus gracieuses idylles, toutes saturées de fraîcheur et de soleil, succèdent à des tableaux qui, par leur colossale puissance et leur étrange coloris, rappellent Michel-Ange et Caravage » (3). Et il trouvera des accents indignés pour flétrir la revue anglaise *l'Athenaeum* qui, à l'en croire, « s'est déshonorée en critiquant ce roman » (4).

Ce sera avec la même chaleur qu'il accueillera *William Shakespeare*, « livre terrible, étrange, fait pour des esprits de haut vol, et qui laisse dans l'esprit du lecteur quelque chose comme un sillon de foudre » (5). Et son enthousiasme

---

(1) N° du 28 août 1859.
(2) N° du 25 septembre 1859.
(3) N° du 6 avril 1862.
(4) N° du 17 août 1862.
(5) N° du 24 avril 1864.

ne tiédira même pas devant *les Travailleurs de la Mer*, « nouvelle œuvre qui porte, plus profondément peut-être qu'une autre, l'empreinte de sa griffe léonine », encore qu'il lui échappe cet aveu: « Après la lecture de ce livre, on reste ébloui, ahuri, comme si on avait assisté à la représentation d'un des chapitres de l'Apocalypse » (1).

Cette ferveur du *Sancho* s'étend même aux proches du poète. Chacun en a sa part, qui touche de près ou de loin au petit monde de Guernesey. C'est ainsi qu'il consacre un long compte-rendu fort élogieux au roman de Charles Hugo, *le Cochon de Saint-Antoine* (2) ; qu'il défend vaillamment contre la critique la pièce que le même, aidé de Paul Meurice, avait tirée des *Misérables* (3) ; qu'il recommande, peu après, aux lecteurs belges *les Miettes de l'Histoire* d'Auguste Vacquerie : « Voici une œuvre charmante, éclose dans l'exil, sous les brises de l'Océan... » (4).

Comment « le Père » qui était « là-bas, dans l'île », n'eût-il pas été touché de tant de témoignages d'admiration, de tant de marques renouvelées de féal attachement? Car il n'en devait rien ignorer. Le *Sancho* le comptait au nombre de ses fidèles lecteurs, et à deux ou trois reprises, il saisit sa plume d'oie pour répondre à quelque appel de la feuille bruxelloise, qui publia ses messages avec une reconnaissante fierté. Joly ayant ouvert, en janvier 1864, une souscription en faveur des familles de malheureux pêcheurs ostendais, victimes de

---

(1) N° du 25 mars 1866.
(2) N° du 8 novembre 1859.
(3) N° du 11 janvier 1862.
(4) N° du 21 juin 1863.

la tempête, le poète lui adressait de Guernesey son obole, avec les lignes que voici :

Hauteville House, 13 *janvier* 1864.

Je lis votre page éloquente, je vous remercie, mon généreux et vaillant confrère, de penser à moi en faisant une bonne action. J'applaudis à votre souscription pour ces malheureux êtres que vous nommez si bien les martyrs de l'Océan. *Hélas ! nous aussi avons les nôtres à Guernesey. Je vous envoie pour les vôtres cinquante francs. Inscrivez-moi sur votre liste. Les misères nous entourent, le secours est dû à tous. A cette heure, il y a sur mer des pêcheurs qui vont chercher le pain de leurs enfants dans la tempête ; il y a sur terre des pauvres qui sont pieds nus. Qui que vous soyez, regardez la neige, et ayez pitié ; écoutez l'ouragan et ayez pitié. Devant Dieu, personne n'a droit au superflu, tant que quelqu'un manque du nécessaire. Je tends le main pour les veuves et les orphelins d'Ostende.*

Victor Hugo (1).

Au mois d'octobre suivant, mourait à Bruxelles la femme du directeur du *Sancho*, Marie Joly, née Bergmann, auteur elle-même d'aimables nouvelles et de récits sans prétention, mais écrits d'une plume distinguée et facile. Hugo n'avait sans doute pas lu les *Contes de Madelon* (1844), *Blondine* (1847), ni *la Ferme des Pommiers* (1856), mais il avait dû rencontrer, lors de son séjour chez nous, cette femme lettrée et charitable. Toujours est-il que, des Ardennes chères à

(1) N° du 17 janvier 1864.

Joly, où il passait alors ses vacances, il lui envoya ces mots de condoléance émue :

Dinant, 18 *octobre.*

Cher lutteur, noble et courageux esprit, vous avez perdu la vaillante et douce compagne de vos travaux et de votre vie. Je vous envoie du fond du cœur un serrement de main. Je ne puis rien ajouter. Vos amis souffrent avec vous. A côté de votre infatigable et robuste éloquence, elle avait le charme d'un chant paisible. Cette belle âme s'est envolée. Elle est près de vous, mais vous ne la voyez plus ; pleurez et espérez. Les proscrits de 1851, *auxquels elle tendait si gracieusement la main, lui gardent un profond et respectueux souvenir.*

Bien à vous.
Victor Hugo (1).

Cinq ans plus tard, notre théâtre du Parc reprenait *Ruy-Blas*, toujours interdit à Paris. C'était pour Victor Hugo l'occasion de s'associer à l'une de ces œuvre de bienfaisance dont le journal de Joly aimait à prendre l'initiative. On pouvait lire, en effet, dans le *Sancho* du 5 janvier 1868 :

Nous recevons à l'instant de Guernesey, le billet suivant :

« *Guernesey*, 31 *décembre.*

Je vous envoie, du camp opposé, l'obole du vieux solitaire. Cordial shake-hand.

Victor Hugo ».

---

(1) N° du 23 octobre 1864.

M. Victor Hugo a donné aux pauvres naufragés de Blankenberghe son droit d'auteur de la première représentation de Ruy-Blas *à Bruxelles.*

Merci, Maître ! Le poète qui a pressenti et si vivement décrit les misères qui affligent les déshérités du monde devait à ceux-ci le tribut légitime payé au génie qui, par sa puissance émouvante, a réussi si souvent à tirer de sa torpeur glacée l'égoïsme repu des mignons de la fortune et de la naissance.

Près de quinze ans s'étaient alors écoulés depuis que le grand poète avait quitté Bruxelles, et ses relations avec Victor Joly gardaient, comme on le voit, le même caractère d'affectueuse cordialité de son côté, de déférence enthousiaste et dévouée de la part de notre compatriote. Celui-ci avait tout droit à prendre part, comme il le fit, le 16 septembre 1862, au banquet fameux des *Misérables* [1]. Par contre, on eût en vain —et pour cause — cherché l'auteur des *Primevères* parmi les convives attablés ce soir-là pour rendre hommage à Hugo.

Il semble donc bien que l'on ait grand tort d'oublier toujours Victor Joly quand on dresse la liste des fidèles belges du grand homme. Il a été de sa suite. Il en a été plus longtemps que Van Hasselt, constamment évoqué comme le principal de nos « hugolâtres ». Et lui, du moins, son culte pour le géant de Guernesey ne s'est jamais refroidi, ni n'a jamais connu d'éclipse. Peut-être nous pardonnera-t-on d'avoir saisi l'oc-

---

[1] Voir Gustave Frédérix, *Souvenir du banquet offert à Victor Hugo*, Bruxelles, 1862, p. 9.

casion de l'intéressante lettre publiée par M. Patin, pour réparer cet injuste oubli et fixer ce menu détail de notre histoire littéraire.

Gustave CHARLIER.

89

9038 3

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002354032b

CE PQ 2296
.C4 1900Z
COO CHARLIER, GU SUR UNE LE
ACC# 1315629